

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 67 (1928)

Heft: 12

Artikel: Lausanne

Autor: Chatelan-Roulet, Louise

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dein l'artse quand lè bombe dâi cieux l'étant àverte. Lo catsimo desâi lè bonde des cieux, mâ on compregnâi mî quand on récitâve lè bombe. Et pu Noé l'avâi latsi on pindzon que l'étai 'na colombe ; aprî cein, lo bon Dieu l'avâi einvouyî onna grouch'ourâ po chêtsi la terra. Cein l'étai bin eimbouellâ po dâi petit quemet no. La leinga no verîve, lè su et on einmècliâve lè reponse :

D. — Que fit Noé après le déluge ?

R. — Il lâcha un grand vent qui sécha toute la terre.

Ah ! cliaô vesite dâi z'autro iâdzo !

Marc à Louis.

Au tribunal. — Où habitez-vous ?

— Nulle part.

— Et vous ?

— En face de mon camarade.

Réponse difficile. — Maman, qu'est-ce que c'est qu'un grand quart d'heure ?

— Un peu plus d'un quart d'heure...

— Et un petit quart d'heure ?

— Un peu moins d'un quart d'heure...

— Et un bon petit quart d'heure ?

— Ouf !

UN BON MARCHÉ

L'y a pas mal d'années que cette petite histoire s'est passée ; c'était du temps, de l'heureux temps, où le vin de Lavaux, Riex ou Epesses, se vendait 18 ou 20 centimes le litre, si ce n'est encore le pot.

Un brave homme de la Vallée, s'appelait-il Golay, Meylan ou Rochat, venait-il du Brassus, du Lieu ou des Bioux, je ne saurais vous le dire ; un brave Combier, dis-je, s'en fut, comme il le faisait chaque année, acheter du vin du côté d'Epesses. Il se mit en route avant jour, avec son char et sa fuste ; une fuste n'était pas de trop, vu le bon marché du vin cette année-là. Après avoir traversé tout le canton, il arriva à Epesses. Ordinairement, il arrêtait à l'avance le vin qui lui était nécessaire ; mais, cette année-là, il se dit qu'il en trouverait tant qu'il en voudrait, du bon et presque pour rien, car les caves en regorgeaient et les vigneronnes ne savaient souvent pas où le loger. En arrivant, son premier soin fut d'aller boire une verre à la pinte, pensant bien y rencontrer quelqu'un qui aurait du vin à vendre. Il y trouva, en effet, un Bovard ou un Duboux avec lequel il entra en conversation, lui expliquant le but de son voyage. Il n'aurait pas pu mieux tomber, car ce vigneron avait justement du vin à vendre. On but quelques demis et l'on parla du prix. Le vigneron laissait son vin à 18 centimes, ne sachant où tout le loger ; le Combier, voulant profiter de la situation, n'en offrait que 10 centimes. Ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à céder. « Allons d'abord le goûter », dit le vigneron ; et, il emmena notre Combier à sa cave. On goûta et regoûta le nouveau ; et, dans son accent chantant, l'homme de la Combe le trouva bien bon ; mais il ne voulut pas démodore de son offre de 10 centimes ! Le vigneron, voyant à qui il avait à faire, à un tout malin, lui dit tout à coup : « Eh bien, je préfère vous remplir votre fuste pour rien, plutôt que de vendre mon vin à ce prix ! » Allez chercher votre baril, qu'on le remplisse pour le voyage ; et, pendant que mes fils rempliront la fuste, allons manger un morceau en rebuvant un verre. » Le baril fut rempli... et la fuste aussi ! Notre Combier, radieux reprit le chemin de la Vallée, le ventre plein, la tête lourde un tantinet, mais le cœur léger ! En route, il fit de fréquentes caresses au baril, dont le contenu était réellement de tout premier choix. A la tombée de la nuit, il arriva au pied du Jura, mais, pour monter le Mollendruz, il fallait doubler ; car, son cheval qui avait déjà fourni une fameuse course, n'aurait jamais pu arriver seul, avec la fuste, à la Vallée. Dans un des villages du pied du Jura, on trouva donc un cheval de renfort, dont le propriétaire consentit à venir doubler jusqu'au Pont. En chemin, le baril reçut encore de nombreuses visites ; aussi, en arrivant au Pont, il n'y restait plus que l'arôme du délicieux Lavaux qu'il avait contenu. On ne pouvait, cependant pas se quitter sans boire encore un verre ; aussi, on débonda la fuste, et l'on se mit en

devoir de syphonner un peu du précieux nectar qu'elle contenait ; mais, tête du Combier, ce n'était que de l'eau ! Comment, lui qui se croyait malin, il avait été pareillement joué ? Aller jusqu'à Epesses pour ramener de l'eau à la Vallée où il y en a déjà assez ! Et, payer encore un cheval de double pour traverser le Jura ! « J'aurais mieux fait de lui donner ses 18 centimes à cette poison ». Vous pensez si le propriétaire du cheval de double rit de la farce ; et, le malin vigneron n'en dut pas moins rire et se vanter d'avoir roulé un Combier, ce qui n'est, paraît-il pas facile ! Il avait bien dit qu'il remplirait la fuste pour rien ; mais il avait tout simplement oublié de dire avec quoi, voilà tout !

Pierre Ozaire.

LES BONS VIEUX MEDECINS

(Extrait d'une des intéressantes et spirituelles « Lettres vaudoises », de H. Laeser, journaliste).

Le temps n'est plus du médecin de campagne circulant à l'allure pacifique de son cabriolet, dont les grelots s'entendaient au loin. Dans les champs, les travailleurs relevaient leur torse courbé sur les sillons et disaient : « Voici Monsieur le docteur qui passe ». On lui tirait son chapeau ; on le suivait longtemps du regard. C'était un petit moment de détente qui augmentait encore la reconnaissance pour le docteur. Il arrivait qu'on barrait la route au cabriolet, pour demander conseil et même se faire traîter. Dans la région d'Echallens, par exemple, les vieux parlent encore du bon et jovial docteur Gottofrey, qui tutoyait chacun, ne faisant pas tant d'histoire pour arracher les dents au bord de la route, le patient installé sur un talus ou sur une boute-roue, tandis qu'un voisin hélé en plein travail, tenait d'une main de fer la tête du client...

Le temps n'est plus davantage du médecin à cheval, en général coiffé d'un casque colonial, qui parcourt un immense rayon de territoire au trot de sa monture, la troupe accrochée à la selle. Rien qu'à l'entendre sauter à terre, attacher son cheval à la porte de la grange, puis pénétrer dans la cuisine en faisant sonner ses éperons sur le carrelage, on se sentait déjà regaillardé.

De nos jours, les médecins vont en auto. Le malade ne connaît plus guère les longues heures d'attente de jadis. Et puis, la corporation s'est accrue. Il arrive même qu'on parle de saturation. N'empêche que, malgré la concurrence, les bons médecins sont sûrs de faire leur chemin et leurs affaires. Ils savent bien que, suivant le mot d'un auteur de la Renaissance, « science sans conscience est la ruine de l'âme. » Et, à ce sujet, la Chambre des médecins aura peu de besogne. Ils savent aussi qu'à toutes connaissances et tous les scrupules, il faut joindre une bonne humeur aussi indispensable que les remèdes, ne pas craindre à l'occasion de manier le balai et le torchon ou même fricoter un petit plat réconfortant pour un malade abandonné de tous.

Et puis, surtout, ils se rappelleront la réponse d'Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guarrît. »

La Patrie Suisse. — Le numéro 931 (14 mars) de la « Patrie suisse » est riche en portraits : ce sont entre autres ceux de deux disparus, Ernest Chatelanat, professeur, et Louis Esseiva, sculpteur, puis de MM. Henri Mouttet et Alfred Rudolf, les nouveaux membres du Conseil exécutif du canton de Berne, de M. Nicolas de Weck, qui vient d'être appelé comme secrétaire du Conseil du port de Dantzig, de M. le Dr René Burnand, actuellement directeur du sanatorium Fouad à Helouan (Egypte). L'actualité y est représentée par le cours de ski du Club alpin suisse à Moiry, par le 2e Bal de l'Arc en Ciel à Lausanne ; le pays, par de belles vues du lac Ruffy, de la Dent Blanche, du glacier du Rhône, de la route de la Furka, tirées des « Merveilles de la Suisse », en cours de publication ; de la Pointe Dufour, vue d'un avion, du Collège scientifique cantonal à Lausanne, avec la Cathédrale comme fond ; l'art, par une bonne reproduction de « Chevaux sortant de la mer », d'Eugène Delacroix, propriété de M. Staub, à Männedorf (Zürich), du reposoir de l'église de Flangères et de chandeliers de l'église de Sales (Gruyère), par Louis Esseiva. On y verra encore le sanatorium Fouad à Helouan (Egypte), les généraux français Pétain et Guillaumat, Lloyd Georges, le maréchal Diaz, qui vient de mourir, la mode et la page humoristique d'Evert van Muyden.

LAUSANNE

*De notre ville de Lausanne,
Nous sommes fiers, assurément,
Car elle expose en courtisane,
Ses beautés pour notre agrément.
Baignant ses pieds de souveraine
Dans les flos calmes du Lémân,
Elle étend les plis de sa traîne
Sur un pays d'enchantelement !*

*La ville, sur ses cinq collines
Et les replis de ses vallons,
Etale palais et chaumines
En un fouillis plein d'abandon !
Avec une élégance extrême,
Les vertes forêts du Jorat
La coiffent de leur diadème
Bandé de reine et d'apparat !*

*Lausanne, ville impériale,
Dressa les tours et les clochers
De sa gothique cathédrale
Près du Château de l'Evêché.
Sous cette égide tutélaire,
Se blottit la vieille Cité !
De nos jours, leurs flancs séculaires
Abritent l'Université !*

*Lausanne a subi l'influence
Des temps et des gouvernements !
Aimant les arts et la science,
Elle en répand l'enseignement.
Dans son enceinte hospitalière
L'étranger réside et se plaît !
Adoptant nos mœurs familiaires,
Il trouve ici repos complet !*

*Les pensionnats de demoiselles
Déversent dans notre cité
Leurs flots changeants de jouvencelles
En quête de félicité !
Quelques esprits grincheux se plaignent
Des phares intellectuels
Qui, disent-ils, chez nous, éteignent
Les lumignons industriels !...*

*Il faut bien faire et laisser dire !
Même en payant de lourds impôts,
Sachons conserver le sourire
Surtout ne crions pas trop haut !
S'il est des gens qui sont à plaindre,
Les amoureux, à Saint-François,
Près des pigeons, vont se rejoindre
Et sont heureux comme des rois !*

Louise Chatelan-Roulet.

Au bal. — Excusez-moi, monsieur, je suis un peu sourde.

— Tiens, et moi qui suis un peu sourd.

— Nous sommes faits pour nous entendre.

Le true classique. — En vérité, cette satanée couvine pourrait bien nous envoyer une dépêche quand elle vient nous voir -

— Pourquoi cela ?

— Mais pour que nous puissions lui répondre que nous sommes à la veille de faire un petit voyage !

DU TÉNOR DANS L'HISTOIRE

TUI donc se lamentait, disant qu'on ne peut fixer sûrement le fait déterminant la série nommée « les coups du sort » : Une définition satisfaisante serait : le sort de coups !...

De laborieuses recherches m'ont fait rencontrer l'un des facteurs de l'Histoire : le Ténor ! Néron, le premier en date, — Noé perdit sa veste dans le déluge, on le sait, et Adam ne se fit pas connaître, n'ayant pas eu de maître ! — chaque époque est dominée par un ténor : Faust, Wagner, Des Grieux, Lohengrin... J'en passe, et des plus forts ! Le ténor est un beau gars : il déplore ses malheurs avec une figure de circonstance : Bouche en O et sourcils en circonflexe ! Des ténoirs, il y en a partout : sous le balcon des jouvencelles et, à l'instar de leur patron Roméo (encore un ténor !), ils escaladent la frêle dentelle de pierre, ou simili-pierre ; ils sévissent aussi dans les cours, d'où ils font tourner les sauces, calcinent les rôtis, tout en incendiant le cœur des cuisinières sentimentales. Voici encore les ténoirs de la route, du volant, les ténoirs du bistouri ou de la cambriole (cela reste toujours dans le do-